

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 15,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10,  
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 9 Février 1868.

## NOUVELLES LOCALES.

Dimanche dernier, le Prince a donné un grand dîner, auquel avaient été invités, en outre des Dignitaires, Dames et Officiers de la Maison de S. A. S. et des Princesses, S. Exc. le Gouverneur Général, M. le Chevalier di Sant'Agabio, Consul Général d'Italie, accompagné de M. de Goyzueta, Vice-Consul et de M. Camagna, Agent Consulaire, M. Malaussena, Maire de la ville de Nice, M. le Comte Piccolomini, Consul Général de Monaco à Florence, M. Pensa, Procureur Impérial de Nice, M. Thiercelin, Consul de France, M. Gastaldy, Consul d'Espagne, M. de Loth, Consul de Tunis, M. le Baron Maulandi, Consul de Monaco à Nice, M. Borg de Balzan, Consul de Monaco à New-York, M. le V<sup>o</sup> de Navailles, Directeur de la Station télégraphique, les Employés et Officiers des Douanes, ainsi que plusieurs Fonctionnaires et étrangers de distinction.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, du 1<sup>er</sup> au 31 janvier 1868, est de 6,273.

La dernière livraison du *Monde Illustré* publiait trois remarquables gravures représentant une vue du Palais et de la ville de Monaco, une vue du rocher de Monaco, et une vue de la magnifique terrasse du Casino. Ces dessins sont très réussis et très exacts.

Vendredi, dans l'après-midi, le yacht russe *Werki*, commandé par le capitaine Halleen, est entré dans le port de Monaco. Ce navire appartient au Prince Wittgenstein, Aide-de-Camp du Czar.

Les ouvriers de l'entreprise Nave et C<sup>o</sup> ont à-peu-près fini d'élever les trois piles principales qui supporteront les arches du pont viaduc de Ste-Dévote.

Prochainement, nous publierons la description et les dimensions exactes de cet important ouvrage d'art qui, de l'avis des gens du métier, sera le plus hardi de toute la ligne entre Nice et Gènes.

Levassor et M<sup>me</sup> Teisseire donneront, à Monaco, deux nouvelles représentations; la première aura lieu mardi prochain; la seconde, jeudi. On trouvera plus loin le programme fort attrayant de ces deux soirées.

Les trois éminents artistes dont nous avons annoncé l'arrivée prochaine dans la Principauté, M<sup>lle</sup> Gonetti, cantatrice, MM. Reuchsel, violoncelliste, et Maurel, pianiste, sont arrivés, cette semaine, à Monaco. Ils ont donné, hier, un concert au Casino; nous rendrons compte de cette soirée.

On rencontre en ce moment à Monte Carlo des étrangers venus des quatre points cardinaux. Les européens dominent à la vérité, mais l'Amérique est aussi fort bien représentée.

Depuis quelque temps, on voit au Casino un grand seigneur russe, nous allions le nommer; à quoi bon! mieux vaut l'esquisser; un portrait sera toujours plus ressemblant qu'un nom. C'est un beau vieillard, dans la plus large acception du mot, vert et solide sous ses cheveux blancs, comme une alpe sous ses neiges. On le rencontre souvent sur la route de Menton, toujours à pied. Touriste infatigable, il a visité tout le pays et promené son bâton ferré sur tous les sentiers abruptes qui raient la montagne. Trois fois par semaine, en cette saison, il se baigne en pleine baie de Monaco:

— Un bain froid, tous les matins, dit-il, voilà la meilleure fourrure pour défier les rigueurs de l'hiver.

C'est d'ailleurs un sage, mais un peu à la façon d'Alceste; on sent sous ses aphorismes percer une pointe de misanthropie:

— La politesse d'un méchant, nous disait-il un jour, ressemble à un gant sur une main sale. Les bonnes gens n'ont pas besoin d'être polis.

Le dernier terme de cette pensée nous paraît entaché d'exagération. Il est vrai que le bourru bienfaisant est préférable à l'égoïste souriant; mais l'un et l'autre, caractères d'exception, tombent sous le coup de la critique et sont du domaine de la comédie. Il n'est pas indispensable de se montrer bourru, quand on est naturellement généreux; et les bonnes gens, quoi qu'en dise notre russe, peuvent être polis sans déroger. Il faut toujours en revenir au mot d'Horace: *in medio stat virtus*.

« Vous avez beau dire, nous écrit-on de Paris, et vanter votre soleil, votre printemps éternel et vos roses toujours jeunes; la végétation est superbe à Monaco, j'en conviens, mais l'existence y est fort monotone; vous végétez mais vous ne vivez pas; en un mot, vous n'êtes pas dans le mouvement. Sachez-le, l'imagination s'étirole et l'esprit s'émousse, loin du milieu parisien. »

Notre correspondant se trompe et, en cette saison surtout, on pourrait écrire sur Monaco, des chroniques toutes parisiennes.

Il est vrai qu'on n'assiste pas ici aux premières d'Emile Augier, mais on est aussi dispensé des premières de Clairville, et c'est une compensation. Nous n'avons pas encore applaudi *Paul Forestier*, mais nous ne sifflerons jamais les *Voyages de Gulliver*, et cela est consolant.

Du reste, qui ne sait, qu'en hiver, le tout Paris des chroniques vient respirer l'air parfumé de la Principauté? Oui, nous vivons dans le mouvement, puisque c'est le mot consacré. Les vrais parisiens ont abandonné l'asphalte des boulevards pour les terrasses en mosaïque de Monte Carlo. Ici c'est un petit-fils du neveu de Rameau qui lance entre deux bocks ses tirades paradoxales; là un petit journaliste prend des notes; sa profession est de conter, aux abonnés des diverses feuilles littéraires, de piquantes anecdotes, des mots délicieux que Chamfort et Rivarol n'ont pas dédaigné de signer... avant lui.

D'Ennery rêve aux moyens de faire périr le traître et de sauver l'ingénue; Offenbach fredonne un motif de son nouvel opéra; Villemessant en conte une *bien bonne*. Tout un monde ou, si mieux vous aimez, un demi-monde de petits crevés parlent correctement la langue verte, une manière à eux de respecter la langue française.

On le voit, la fièvre parisienne nous envahit et, puisque cela s'appelle vivre, nous vivons. En ce moment, grâce aux promeneurs, grâce aux fraîches toilettes, grâce aux voitures, la place du Casino ressemble à une allée du bois de Boulogne, par un jour de printemps.

Notre confrère et ami, M. Adolphe Perreau, publie dans le *Figaro* une très-intéressante lettre sur la Méditerranée. Nous détachons un fragment de cet article:

« La Méditerranée, c'est plus qu'une beauté qui s'impose, c'est une révélation qui surprend. Les mauvais poètes l'auraient gâtée, si elle pouvait l'être, en nous parlant toujours de la mer *bleue*, des flots *bleus*, des caps *bleus*. Toujours du bleu, une couleur écœurante à la fin, tant on nous y a roulés et noyés! Eh bien non. Cette Méditerranée n'est pas ennuyusement bleue, ni dans ses jours de sérénité, ni dans ses jours de colère. Elle a tous les caprices de la couleur et toutes ses nuances de l'un à l'autre de ses caps lumineux; et quand elle s'irrite, elle veloute avec une profondeur noire, lamée d'argent écumant,

qui est celle de la mer vraiment implacable dans ses fureurs.

« J'ai involontairement répété, en filant à toute vapeur le long de cet admirable rivage, de Saint-Raphaël à Monaco, ce cri de Sainte-Beuve au sujet des *Harmonies politiques* de M. de Lamartine : « C'est la grande mer cette fois ! » La grande mer, et la mer sœur du ciel par sa lumière, sa couleur et sa fantaisie. Celle-là on comprend que Byron l'ait appelée le *miroir de Dieu*.

Et, à propos de Byron, la Méditerranée est même une révélation particulière pour ceux qui avaient cru le mieux sentir les poèmes de ce lyrique, le premier de tous, que la mer a tant inspiré. Ces flots ensoleillés, qui roulent de l'azur et de l'or, nous donnent l'idée de ces mers de Grèce éclatantes et parfumées, terribles et enivrantes à la fois, où vivait plus d'un héros féroce et tendre, sauvage et amoureux de Lord Byron.

REVUE THÉÂTRALE.

SAMEDI 1<sup>er</sup> février : *Je dîne chez ma mère*. — *Un Monsieur et une Dame*.

MARDI 4 février : *Le Clou dans la serrure*. — *Les Jurons de Cadillac*. — *Le Pifferaro*.

VENDREDI 7 février : *Quand on veut tuer son chien*. — *La Chanteuse voilée*.

La chamante comédie de Lambert Thiboust, *Je dîne chez ma mère*, a été rendue à la satisfaction générale. M<sup>lle</sup> Reynaud, qui est décidément une artiste du plus grand mérite, a très-bien compris le caractère hautain de Sophie Arnould et interprété les impuissantes colères de cette reine de théâtre toujours si fêtée, mais délaissée un seul jour, le jour de l'an, celui où tous ses adorateurs, tous ses amis, et sa soubrette elle-même dînent chez leur mère.

Paul Laba a été parfait de douce gaieté et d'attendrissement sincère dans le rôle de Didier, ce garçon qui rit d'un œil et qui pleure de l'autre. Le rôle du prince d'Hénin a été fort bien tenu par M. Trescol.

Dans *Un Monsieur et une Dame* on a applaudi en M<sup>lle</sup> Duclos, l'excellente comédienne qui ne craint pas de déroger en jouant les plus spirituels vaudevilles du répertoire. M. Mangin lui donnait la réplique avec un comique désopilant.

Les frères Guidon et M<sup>lle</sup> Duclos, que le public pouvait croire exclusivement adonnés aux pièces lyriques, ont une fois de plus prouvé qu'ils savent jouer la comédie. Leur répertoire est de fort bon goût. *Les Jurons de Cadillac*, malgré les jurons, est une pièce du meilleur ton. M. Auguste Guidon a joué avec beaucoup de verve le rôle du capitaine marin. Malheureusement pour la vraisemblance de son rôle, les officiers de marine ne jurent plus. M<sup>lle</sup> Jeanne Duclos est une charmante comtesse et, je vous le jure... bon ! le juron serait-il communicatif comme le rire ?

Dans cette représentation, M<sup>lle</sup> Lucie Vincent a retrouvé, avec *le Pifferaro*, le succès du premier soir.

Qu'on me permette de passer sous silence *le Clou dans la serrure*. Ce n'est pas là une pièce, et malgré le talent comique de M. Jousset, la grâce de M<sup>lle</sup> Duclos et la gaieté de M. Eugène Guidon, on a écouté froidement ce vaudeville mal venu.

Après deux mois de succès non interrompus, les artistes de la Compagnie française nous ont donné, vendredi dernier, la représentation d'adieu. Le programme était fort attrayant : une comédie de Barrière et un opéra-comique de Victor Massé, deux œuvres de maître.

Il y a d'excellentes scènes dans *Quand on veut tuer*

*son chien*. M. Paul Laba, bien que fort mal servi par une mémoire rebelle, a joué avec une aisance élégante le rôle de Raymond. M. Mangin a mis beaucoup de bonhomie dans le personnage de Berneret. Le caractère d'Hortense, surtout dans la scène de la querelle, convient à merveille à M<sup>lle</sup> Reynaud. Elle joue la mauvaise humeur, l'entêtement et la colère avec tant de naturel que... mais M<sup>lle</sup> Reynaud est connue pour une excellente camarade, d'humeur facile et douce et il faut louer doublement en elle les qualités de la femme et les aptitudes de l'artiste. M<sup>lle</sup> Cressonnier s'est fait applaudir dans un rôle de soubrette qu'elle a joué avec beaucoup de vivacité.

*La Chanteuse voilée* est un opéra de couleur un peu sombre et rappelant, dans un autre ordre d'idées, la manière du peintre Vélasquez, qui d'ailleurs est le héros du *libretto*. Cette pièce contient entre autres morceaux très réussis, un duo fort dramatique et un brillant boléro. Les trois chanteurs qui interprétaient la musique de Victor Massé se sont surpassés dans cette représentation, et l'on a franchement applaudi la souplesse et l'éclat de leur voix si bien servie par une excellente méthode.

Contrairement à l'usage, *la Chanteuse voilée* se termine par un couplet final, un couplet d'adieu qui, cette fois, était de circonstance. M<sup>lle</sup> Duclos l'a détaillé avec un grand art ; on songeait, en l'écoutant, que désormais on n'entendrait plus ni elle, ni ses camarades, les frères Guidon ; aussi ce couplet délicat a-t-il été accueilli par une triple salve d'applaudissements qui exprimaient à la fois l'admiration et les regrets du public.

GERBE PARISIENNE.

Cette semaine, toutes les nouvelles nous viennent du théâtre ; hors du théâtre point de salut ! La littérature dramatique renaîtrait-elle en France ?

*Paul Forestier*, dit M. Théophile Gautier, avec son éclatant succès, a nuï bien innocemment au *Comte Jacques*, de M. Gondinet, en emplissant à lui seul presque tous les feuilletons du lundi. Deux pièces en vers dans la même semaine, c'est un fait assez rare pour qu'on le note, et il nous semble que la Comédie-Française et le Gymnase auraient dû s'entendre pour les espacer ; mais *le Comte Jacques* n'en a pas souffert, et la critique lui a dit poliment au revoir. La pièce de M. Gondinet est une pièce délicate et charmante, aimablement sentimentale, dont la gaieté ne dépasse pas le sourire, d'un style très-pur et soigneusement versifié. Ce détail semblera peut-être puéril, mais nous avouons que, même au théâtre, une rime exacte, bien amenée, nous fait toujours plaisir. Il est de mode aujourd'hui de mépriser ce genre de mérite, cependant, la première qualité d'une pièce de vers nous paraît d'être une pièce de vers.

A chaque fois que M. Emile Augier présente une œuvre nouvelle, dit à son tour M. Gustave Bertrand, du Nord, il se produit ce phénomène singulier. Le public, qui a depuis longtemps éprouvé la rare valeur de ce talent, compte sur le succès plus que sur l'auteur même ; je crois que pas un dramaturge aujourd'hui ne lui inspire aussi vivement ce désir et cette confiance : l'attente a si rarement été déçue ! Le succès est donc presque assuré d'avance ; et pourtant il semblera toujours enlevé de haute lutte ! Les dangers sont dans l'œuvre même, et c'est de ses propres audaces que l'auteur triomphe.

Hâtons-nous d'ajouter que *Paul Forestier* n'est pas un drame à tendance politique ou sociale,

comme les *Effrontés* ou le *Fils de Giboyer*. Non, c'est un drame tout de passion. Pour trouver quelque chose d'aussi fougueux, d'aussi fiévreux que certaines scènes du 3<sup>e</sup> acte, il faudrait remonter jusqu'aux outrances romantiques d'*Antony*. Seulement ici vous ne trouverez pas trace de convention ni d'emphase : tout est pris dans la vérité des mœurs contemporaines, et cette vérité n'est même quelquefois qu'un réalisme des plus criants.

La pièce est en vers. Si les traits d'esprit pleuvent un peu moins dru que dans les comédies en prose d'Emile Augier, en raison de ce cadre et de cette cadence des vers qui modifient trop souvent le jet primesautier de l'idée, en revanche l'œuvre y a gagné des beautés particulières de forme qu'on s'était déshabitué d'attendre de l'auteur de *l'Aventurière* : je veux dire qu'il y a des grâces et des délicatesses adorables. Il y a aussi des sentences ou des traits juvénales qui empruntent à cette forme je ne sais quelle beauté lapidaire. La passion surtout y a gagné ; elle est tout à la fois plus noble et plus chaleureuse. L'esprit cède plus volontiers la parole à l'âme.

Empruntons deux alinéas à la *Gazette des Étrangers* :

Dans sa dernière séance (jeudi) le comité de lecture du Théâtre-Français a entendu une comédie en trois actes et en vers lue par l'auteur, savant des plus distingués, malgré sa jeunesse, et qui a malheureusement cru à quelques enthousiasmes de salon.

Un empoisonnement par trop réaliste a servi de prétexte à Messieurs les sociétaires pour expliquer leur vote aux nombreuses et influentes recommandations qui patronaient cette comédie-drame.

« Quelle odeur ! o mon Dieu ! je sens le laudanum »

Ce vers donnera une idée de la situation et de la poésie.

... .. *La dose était trop forte*.  
Cet hémistiche qui fait le dénouement expliquera le vote négatif des sociétaires qui ont trouvé, en effet, la dose trop forte.

L'autre matin, d'éclatantes fanfares faisaient retentir les échos de la rue Saint-Georges. Des flots d'harmonie s'échappaient d'une maison de simple apparence et ordinairement fort paisible. Vous voyez d'ici la demeure de M. Auber. L'illustre et toujours jeune maître de l'École française vient d'entrer dans sa quatre-vingt-septième année. Pour fêter cet heureux anniversaire, une nombreuse musique de la garde nationale, celle de la subdivision de l'Opéra, sous la conduite de M. Thibaut, venait offrir une aubade à l'auteur de tant de charmants chefs-d'œuvre qui, nous l'espérons bien, ne seront pas les derniers.

Après l'ouverture de la *Muette*, jouée avec un remarquable ensemble, une marche fut exécutée, et, comme M. Auber en demandait l'auteur, grande fut sa surprise en apprenant qu'elle était de lui.

Voici à ce sujet quelques détails intéressants. On sait que le général Mellinet, amateur déclaré des beaux-arts, est aussi un infatigable bibliomane. Il y a peu de temps, en furetant dans la boutique d'un bouquiniste de la rue Mazarine, il eut la bonne fortune de découvrir un manuscrit poudreux intitulé *Sonate* et signé Auber, 1798. Le général reconnut de suite l'écriture de l'illustre maître. Il emporta sa précieuse trouvaille et la confia à M. Emile Jonas.

Voilà comment, à soixante-dix ans de distance, l'audition d'une œuvre de sa jeunesse a été offerte à l'illustre maître, certainement ému des souvenirs

que ces pages jaunies éveillaient en lui.

Deux bourgeois naïfs sont arrêtés devant l'étalage d'un marchand de gravures :

— Quelle famille ! tous sont peintres et tous ont du talent !

— C'est vrai, ça !

— Voyez Ary Pinxit, Gêrôme Pinxit... et personne n'en parle pourtant des Pinxit !

VARIÉTÉS. (\*)

Prosper Mérimée.

II.

1830 arriva, et M. Mérimée qui, fidèle aux inspirations de son caractère, se réserva toujours et ne fut jamais compromis, se trouva porté tout naturellement au second plan des solutions nouvelles. Il recueillit de son indifférence un peu affectée plus de fruits et de plus beaux que d'autres de leur ferveur.

C'est d'ailleurs une fatalité remarquable que, dans l'histoire des révolutions françaises, les hommes patients et prudents qui, se tenant en dehors de la mêlée, attendent ou pressentent les résultats et sauvent au milieu des convulsions sociales leur sang-froid et leur dignité, soient ceux qui attirent tout d'abord les regards des vainqueurs et que l'on cherche à s'attacher par les faveurs ou par les charges. M. Mérimée, qui avait peut-être deviné cette loi et s'était constamment écarté du mouvement nouveau et des intrigues qui l'avaient préparé, M. Mérimée qui avait su se concilier l'amitié de plusieurs hommes d'action, qui suivait de loin et comme un curieux le cortège des nouveaux dieux, fut nommé chef du cabinet de M. d'Argout, ministre du commerce.

Il garda fort peu de temps cette haute situation administrative, mais il prépara sa carrière ultérieure, et dès lors il fut certain de diriger sa vie comme il lui plaisait, forçant le succès, attendant les triomphes.

Ce fut donc alors en politique comme en littérature un homme de réserve et d'expectative. Il laissait l'action qui grise et qui entraîne à ceux qu'il voulait gagner et s'abandonnait au cours des événements, possédant d'ailleurs assez de force pour s'arrêter lorsque cela lui paraissait nécessaire. Cette attitude était à la fois avantageuse et digne : aussi a-t-il pu, sans qu'on songeât à lui en faire un crime, témoigner plus tard à des puissances déchues et jusque sur la terre d'exil, un respect et une déférence assurément peu communes, et obéir aux devoirs de convenances que lui imposait son passé sans sacrifier le présent, sans compromettre l'avenir.

Il sollicita et obtint quelque temps après des missions historiques et archéologiques et fut envoyé dans le midi, dans l'ouest et dans le centre de la France. Les relations de ces différents voyages sont peut-être les moins connues de ses œuvres, et ce ne sont pas les moins intéressantes. Cette énumération sans doute fort incomplète de nos richesses artistiques est présentée sans sécheresse et avec une bonhomie qui n'exclut pas l'érudition.

En 1837, à propos de la publication de ces études archéologiques, M. Ph. Chasles se livra contre M. Mérimée à une charge à fond de train. Il a retrouvé plus tard sa victime siégeant comme lui à l'ancien comité de lecture du Théâtre-Français, et aussi peut-être gardant avec les lions de pierre du palais Mazarin, la porte de l'Académie.

J'arrive à la manifestation la plus complète du talent de M. Mérimée, à ses œuvres d'imagination.

Les diverses variétés du type de M. Prud'homme, — capitaines de la garde nationale, épiciers ou négociants retirés, — connaissent par leurs tragédies le « tendre » Racine et le « sublime » Corneille, et par ses nouvelles « l'ingénieux » Mérimée qui laissera dans la littérature française sept ou huit petits chefs-d'œuvre

dont l'éclat n'est nullement terni : mais puisqu'il faut, lorsqu'on juge ses contemporains, compter avec le présent comme avec le passé, je dois dire à propos de *Colomba*, de *la Double méprise*, de *la Vase étrusque*, etc., que le public ne peut plus apprécier aujourd'hui ce genre de littérature. Les efforts de plusieurs hommes beaucoup trop consciencieux ont jeté les romanciers modernes dans une voie difficile et dangereuse. L'observation à outrance et la psychologie presque scientifique, telles sont les deux seules préoccupations de notre monde littéraire. Or, les contes de M. Mérimée sont des conceptions absolument opposées à ces principes, et s'ils paraissaient aujourd'hui, je ne suis pas bien sûr que la critique leur accordât une grande attention.

C'est, d'ailleurs, une expérience littéraire qui se poursuit : nous devons attendre les résultats. Dieu veuille que l'obstination de certains chercheurs plus opiniâtres que vraiment lettrés, ne nous condamne pas pour longtemps à lire des traités de médecine hypothétique rédigés en fort mauvais style et à entendre exalter comme de grands hommes les gens qui cultivent l'ennuyeux avec le plus de succès.

L'attention des délicats et des curieux littéraires doit aussi se porter sur les traductions que M. Mérimée nous a données de plusieurs ouvrages russes. Il nous a révélé Pouschkine et Gogol. Or, cette littérature du Nord a vraiment un charme, une puissance, une pénétration qui nous ravissent. *Le Hussard*, *les Bohémiens* sont pour nous des trouvailles aussi exquises, aussi précieuses que, pour un collectionneur, un bijou bizarre et naïf d'un pays inconnu. On retrouve dans Gogol un reflet de la couleur orientale et cette vivacité profonde qui distingue les productions littéraires des nations encore jeunes. La comédie *l'Inspecteur général* est un chef-d'œuvre. Nicolas Gogol y est aussi puissant que les vieux comiques grecs et latins, aussi soucieux du détail que Molière, aussi terrible dans ses railleries que les auteurs français contemporains.

M. Mérimée n'est pas un historien. Les travaux sur les faux *Démétrius*, son *Histoire de don Pèdre 1<sup>er</sup>*, qui fut dédiée à M<sup>me</sup> la comtesse de Montijo, ses études sur l'histoire romaine forment un ensemble de productions fort indigestes et surtout fort incomplètes. M. Mérimée donne perpétuellement dans le détail des faits, et ne choisit pas toujours les points qu'il développe avec un rare discernement. Chose étrange ! s'il avait suivi ses inspirations et les secrets penchants de son naturel, ses livres eussent été meilleurs. Il écrivait dans la préface de la *Chronique du temps de Charles IX*, qu'on lui reprocha beaucoup comme une apologie de la Saint-Barthélemy, cette phrase remarquable : « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes, et parmi les anecdotes je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. »

Or, pourquoi n'a-t-il pas cherché dans l'histoire de Russie comme dans l'histoire Romaine les faits inconnus ou dénaturés, les anecdotes qui peignent les mœurs, les appréciations contemporaines et ne les a-t-il pas encadrées dans un récit succinct des grands événements et de leurs conséquences ? Il a suivi les traditions des historiens et le public, lui, a suivi les siennes en achetant ses livres et en ne les lisant pas.

On voit par ce qui précède, que l'œuvre de M. Mérimée est fort importante et presque universelle. Il eut l'honneur, la douleur peut être de recueillir à l'Académie la succession de Charles Nodier, et M. Viennet qui le reçut donna, dans sa réponse au discours du nouveau venu, carrière à ses rancunes classiques et n'épargna ni le mort ni le vivant.

M. Mérimée siège depuis longtemps au Sénat, ou il prononce quelquefois des discours très-fins, très-spirituels, et ciselés comme des objets d'art. Il y a quelques mois, à propos de la discussion de la nouvelle loi sur les serinettes, on a pu lire une de ses harangues qui était un chef-d'œuvre de forme, de verve, de grâce et de bon goût. M. Mérimée ne voulait pas qu'on imposât les serinettes.

En somme, M. Mérimée est doué de facultés fort remarquables. Il a de l'esprit, de la science, il aime l'étude et se complait à ses travaux. Cet ensemble de qualités est ce qu'il y a de plus rare au monde, et cela seul explique son succès. Dans ses œuvres, s'il est froid il est habile, s'il est incorrect il a du style, s'il manque quelquefois d'élevation il est toujours brillant et sonnet profond. Dans la vie privée, il est fidèle à ses amitiés, sociable et modeste, quoi qu'en ait pu dire Dickens.

C'est l'une des figures les plus curieuses de la galerie des lettres modernes, et son nom restera dans l'histoire du dix-neuvième siècle pour représenter le goût, la délicatesse, et les dons exquis et rares qui se perdent tous les jours davantage dans les œuvres de l'esprit, la mesure et la sobriété.

DENIS GUIBERT.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 1<sup>er</sup> au 7 Février 1863.

SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, briques  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 ID. id. id. id. id. id.  
 ID. id. id. id. id. id. sur lest  
 GOLFE EZA. b. *Ste-Réparate*, français, c. Cairasco, chaux  
 CETTE. b. *Belle brise*, id. c. Verrando, vin  
 GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, id. c. Jeume, sable  
 NICE. b. *Ames du purgatoire*, id. c. Barralis, bois  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *l'Elan*, français, c. Ricord, sable  
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.  
 VINTIMILLE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, bois  
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Isoard, sable  
 AJACCIO. b. *l'Annexion*, italien, c. Vassal, bois  
 PORTO LONGONE. brick g. *Napoléon*, id. c. Giannoni, charbon  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 FINALE. b. *St-Jean-Bte*, italien, c. Martin, charbon  
 NICE. yacht *Medea*, anglais, c. Vallz, sur lest  
 MARSEILLE. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, sable  
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.  
 ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 ST-RAPHAEL. b. *Deux Innocents*, français, c. Martel, bois  
 GOLFE EZA. b. *Ste-Réparate*, id. c. Cairasco, chaux  
 GOLFE JUAN. b. *St-Antoine*, id. c. Jeume, sable  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Orenge, sable  
 ID. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.  
 MENTON. b. *Belle brise*, id. c. Verrando, s. lest

Départs du 1<sup>er</sup> au 7 Février 1863.

GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Jovenceu, s. lest  
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.  
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin, id.  
 SANREMO. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzolo, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Ange*, français, c. Gabriel, id.  
 ID. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 TOULON. b. *Lyeurgue*, français, c. Bonnaud, id.  
 ARLES. b. *Quatre frères*, id. c. Orand, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.  
 ID. b. *Assomption*, id. c. Isoard, id.  
 STE-MAXIME. b. *Sylphide*, id. c. Corras, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Ste-Réparate*, id. c. Cairasco, id.  
 MENTON. b. *Belle brise*, id. c. Verrando, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, id. c. Jeume, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. b. *Ames du purgatoire*, français, c. Barral, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.  
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.  
 NICE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Isoard, sable  
 NICE. b. g. *Napoléon*, italien, c. Giannoni, charbon  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 ID. b. *St-Jean Baptiste*, italien, c. Martin, charbon  
 ID. yacht, *Medea*, anglais, c. Vallz, sur lest  
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, sur lest  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Dagnino, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.

(\*) Voir le N. 502 du Journal de Monaco.

Bulletin météorologique du 1<sup>er</sup> au 7 Février 1868.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au bord et à l'ombre	Humidité Relative	Etat du ciel
1 <sup>er</sup> Février	767 85	6	13	10	71	nuageux
2	762 14	6	13	8	80	id.
3	765 80	8	14	11	71	couvert
4	766 09	7	16	11	77	nuageux
5	773 10	6	14	8	59	serein
6	770 45	5	13	8	85	id.
7	786 52	5	14	10	76	nuageux

CASINO DE MONACO

Dimanche 9 Février 1868

CONCERT

Sous la direction de M. Eusèbe Lucas

2 HEURES DE L'APRES-MIDI.

Marche persane	STRAUSS de Vienne.
Ouverture de Nabucco	VERDI.
Andante	BETHOVEN.
Polka	
Ouverture de Don Juan	MOZART.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Mélo die arabe	GOUNOD.
Final	FAUST.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTES : MM. Delpech, Cornettiste  
Oudshoorn, violoncelliste

Chœur du Giuramento	MERCADANTE.
Ouverture de la Muette	AUBER.
Marche indienne de l'Africaine	MEYERBEER.
Variations sur Beatrice di Tenda (M. Delpech)	ARBAN.
Ouverture du Pré aux Clercs	HÉROLD.
Fantaisie humoristique sur un air populaire (M. Oudshoorn)	SERVAIS.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Champagne-galop	LUMBYE.

E. NAWRATIL, Horloger de Genève. — Reparation de montres. — Achat et vente de bijoux. — S'adresser : au Restaurant Baptiste Barriera, au Port, Monaco.

Représentations Extraordinaires

données par

M. LEVASSOR & M<sup>ME</sup> TEISSEIRE

Mardi 11 Février 1868

LE CHEVEU BLANC

Comédie en un acte d'OCTAVE FEUILLET.

M<sup>ME</sup> TEISSEIRE remplira le rôle de Clotilde. — M. KRAUSE celui de M. de Lussac. — M<sup>ME</sup> MARTEL Louison.

INTERMÈDE :

Les Rêves d'un Anglais, Chansonnette comique par M. LEVASSOR.

En prenant le Thé, Bavardage, paroles et musique d'Ed. LHUILLIER par M<sup>ME</sup> TEISSEIRE.

Le Proverbe en répétition, Scène nouvelle mêlée de musique d'Ed. LHUILLIER jouée par M. LEVASSOR et M<sup>ME</sup> TEISSEIRE.

LE LAIT D'ANESSE

Comédie vaudeville en un acte de MM. GABRIEL et DUPEUTY.

M. LEVASSOR remplira les rôles d'Ovide et d'Adonis qu'il a créés à Paris.

M<sup>ME</sup> TEISSEIRE remplira le rôle de Baptistine.

M. Krause, Bouvreuil.  
M<sup>ME</sup> Marcel, M<sup>ME</sup> Bellani.  
M. Buckler, Dr Camion.

Ordre : Le Cheveu blanc. — Intermède. — Le lait d'Anesse.

Jeudi 13 Février 1868

LA SŒUR DE JOCRISSE

Comédie vaudeville en 4 acte de MM. DUVERT et WARNER

M. LEVASSOR jouera le rôle de Jocrisse,

M<sup>ME</sup> TEISSEIRE jouera celui de Charlotte,

M. Krause, Duval.  
M<sup>ME</sup> Marcel, M<sup>ME</sup> Duchanel.  
M. Buckler, Duchanel.

INTERMÈDE :

En Visite, paroles et musique d'Ed. LHUILLIER, chanté par M<sup>ME</sup> TEISSEIRE.

Les deux Notaires, chanson comique de NADAUD, chantée par M. LEVASSOR.

A Fontenay-aux-roses, Paysannerie d'EDMOND LHUILLIER, chantée par M<sup>ME</sup> TEISSEIRE.

La demande en Mariage, duo bouffe, chanté par M. LEVASSOR et M<sup>ME</sup> TEISSEIRE.

LE MAL DE MER

Pochade en un acte de M. LEVASSOR.

Sir Bull-Bull, M. LEVASSOR.  
Le Capitaine, M. Krause.

On commencera à 8 heures. — Prix d'Entrée : 3 Francs.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1867-68.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT-DHERCOURT.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — Concert l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait et la Roulette avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant et Café. — Cabinets particuliers. Cuisine française.

La ville et la campagne de Monaco renferment des Hôtels, des Maisons particulières et des Villas, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — Station Télégraphique.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.